

Discours de Monsieur P. Capron.

Vous m'avez dit tel soir, des paroles si belles,
Que sans doute les fleurs, qui se penchaient vers nous,
Soudain nous ont aimés et que l'une d'entre elles,
Pour nous toucher tous deux, tomba sur nos genoux.

Vous me parliez des temps prochains où nos années
Comme des fruits trop mûrs se laisseraient cueillir,
Comment éclaterait le glas des destinées,
Et comme on s'aimerait en se sentant vieillir.

Et humble à tout jamais en face du bonheur.

En ce jour de gratitude, c'est à ma femme
avant tout que je veux offrir ce bouquet de poésie.

Je remercie mes enfants, mes beaux-enfants
et mes petits-enfants, mes petits-enfants dont les yeux brillent
aujourd'hui, si bellement. Je remercie mes parents si bons
qui m'ont fait croire à l'épine dorsale. Mes soeurs, qui
pendant toute mon enfance m'ont tellement choyé, et mes beaux-
frères qui m'ont initié aux joies de la lecture. Je remercie
les Pères Jésuites qui m'ont surtout appris à vouloir tout
apprendre.

Et puis, je dois dire merci à une série d'amis
ceux que j'appelle mes copains, qu'ils soient d'Ostende, de
Bruxelles ou de La Louvière. Ceux qui, tous les jours, pendant
mon enfance, mon adolescence et mon âge d'homme, ont fait mûrir
en moi ce qu'il y avait de meilleur.

Mon propos aujourd'hui pourrait se résumer
en trois mots : "gratitude, Providence, amitié".

Comment dire merci à tous les membres éminents
de cette assemblée qui ont bien voulu faire partie du Comité
d'honneur et aussi aux membres du Comité organisateur qui se
sont tant donnés pour cette journée.

Je ne peux pas remercier tous ceux qui ont
parlé aujourd'hui, cela me serait trop difficile. Cependant,
que mes deux étudiants sachent qu'ils ont vraiment une place
spéciale dans mon coeur.

Il ne faudrait pas que cette journée m'apportât un cadeau empoisonné qui fût celui de me faire croire que je suis un homme arrivé, chose contre laquelle j'ai voulu lutter toute ma vie.

Et humble à tout jamais.

Au sortir de l'Université, comme on l'a rappelé tout à l'heure, j'ai passé trois ans dans une grande société de produits chimiques. J'y ai beaucoup appris, tant au point de vue du laboratoire que de l'usine. Si, dans cette société, les questions qui étaient traitées ne l'étaient pas avec la même profondeur qu'à l'Université, d'autre part on exigeait de moi une rapidité d'exécution qui m'a été vraiment très profitable. Là aussi, j'ai appris cette chose que peu de gens qui deviennent Professeurs à l'Université connaissent, c'est la condition ouvrière. Je l'ai connue dans les années 29-32, à un moment terriblement pénible, pendant la grande crise. Du coup, j'ai une certaine vue sur la société que ne peuvent guère avoir ceux qui n'ont pas eu cette expérience.

Puis je suis revenu à Louvain, c'était mon plus cher désir, comme aspirant du Fonds National de la Recherche scientifique, chez Monsieur le Professeur Mund. J'avais fait chez lui ma thèse de doctorat et chez lui j'ai continué à travailler l'action chimique des particules alpha.

Je suis revenu ici, à l'Université, très heureux, mais j'y revenais dans des conditions différentes de celles qui existaient lorsque je l'avais quittée. Trois ans s'étaient écoulés, j'étais passé dans l'industrie, j'étais marié, j'avais des enfants. De sorte que je ne considérais plus tout à fait ce laboratoire universitaire comme j'aurais pu le considérer si je ne l'avais pas quitté pendant un temps. C'est ce qui a fait que de temps en temps, je me sentais un peu en porte-à-faux.

Là, j'ai vécu avec deux amis, à l'heure actuelle deux collègues admis comme moi à l'éméritat, Monsieur Luyckx et Monsieur Jungers. Monsieur Luyckx qui m'a fait entrevoir et peut-être comprendre les grandeurs de la civilisation méditerranéenne dont il était si fier. Et aussi cet autre ami, Joseph Jungers dont les remarques à l'emporte-pièce et de temps en temps à rebrousse-poil font que parmi les Professeurs remarqués de l'Université, il est, je pense l'un des hommes

qui a le plus d'originalité. Avec eux, nous nous sommes astreints à un travail sévère. Nous voulions être à la page de tout, être capables de répondre aux questions que Monsieur Mund ne cessait de nous poser à chaque instant. Nous avons réussi là quelques belles expériences. Si certaines n'ont pas été réalisées, le rêve que nous avons eu en les imaginant, celui-là est toujours resté présent à nos mémoires.

Je ne sais pas encore à l'heure actuelle quelle est l'heureuse Providence qui fit qu'un beau jour Monsieur Mund nous dit :

- "Monsieur Capron, un jeune, nouveau Professeur, vient d'entrer à Louvain, le Professeur Marc De Hemptinne, il n'a pas d'assistant. Ou plutôt il en a un, mais enfin, il en voudrait bien un second, je vous propose de passer chez lui."

Lorsque j'arrivai chez Monsieur De Hemptinne, celui-ci avait un assistant, Jean Delfosse, et un collaborateur technique, Monsieur Guillaume Maes. Je rencontrai celui-ci pour la première fois dans un couloir très sombre et j'en fus effrayé. Et c'est la seule impression désagréable que cet homme si bon et si capable m'ait jamais donnée.

Je fis la connaissance de Delfosse qui est devenu mon ami le plus cher. Delfosse traite les choses, toujours, avec la fine pointe de l'esprit. A preuve son incomparable humour, à la wallonne encore bien! Il a une clairvoyance, je dirai presque prophétique des choses de la vie et de la politique. Il sait la Physique et vous comprenez dès lors, que je suis obligé de le remercier très chaleureusement pour toute l'amitié qu'il m'a prodiguée pendant trente ans.

Nous étions là, Monsieur Delfosse et moi, dès huit heures du matin, attendant notre jeune Professeur Monsieur DeHemptinne qui venait de Gand. A huit heures du matin ! C'est vous dire qu'il s'était levé très tôt matin.

Très vite m'apparut quelque chose d'extraordinaire : alors que bien souvent les plus jeunes sont freinés dans leurs élans, ici, au contraire, c'était le Professeur qui était le fer de lance. C'était lui qui imaginait les recherches à faire. C'était lui qui nous poussait dans toutes les allées, et elles sont nombreuses, de cette nouvelle science. C'était l'époque des grandes découvertes, le deutérium et l'eau lourde, qui offraient à la spectroscopie un champ illimité. Tout de suite après, la découverte du neutron, la radioactivité artificielle, la première venue du Cyclotron à Berkeley et aussi, bientôt, la fission, si pacifique et si cruelle. Devant tant de possibilités, le laboratoire vivait des moments de grande

exaltation . Nous y avons réussi un certain nombre d'expériences qui nous ont fait à ce moment une réelle fierté.

Petit à petit, sans qu'on s'en rende compte et sans qu'on le proclame, Monsieur De Hemptinne est devenu notre patron. Qu'est-ce que c'est, être un patron ? Un patron, c'est avant tout quelqu'un qui peut conduire, qui peut guider, mais c'est aussi quelqu'un qui peut s'effacer. Ces trois qualités, Monsieur De Hemptinne les avait d'une façon remarquable. Cela vous fera comprendre que lorsque certains d'entre nous, et en particulier Messieurs Jungers, Delfosse et moi-même, nous avons été nommés Professeurs, notre premier but n'a pas été de nous écarter de Monsieur De Hemptinne, mais au contraire, de continuer à collaborer avec lui. Grâce à cet esprit d'initiative, et d'équipe aussi est né ce Centre de Sciences Nucléaires dont l'Université n'a pas à rougir.

Par la suite, nous, les plus anciens, nous avons donné la place aux plus jeunes. La relève a été faite d'une façon remarquable, par Messieurs Macq, Vervier, Brouillard, Grégoire, Meesens, Deutsch, Lipnik, Grenacs, Meulders, Lehmann, Favart et j'en oublie certains.

Il faut cependant que je dise que cette grande équipe a été soutenue à chaque instant par un atelier de mécanique particulièrement bien monté, chez qui on pouvait aller en toute confiance, où les gens nous accueillaienent avec beaucoup d'amitié, conduit, qu'il était par Monsieur Vogels.

Tout cela n'aurait pas été possible sans une administration d'une serviabilité et d'une efficacité, dont seul Monsieur Remy, son directeur, a le secret.

On peut dire de Monsieur De Hemptinne que sans lui, à Louvain, la science ne serait pas tout à fait ce qu'elle est. Cher Monsieur De Hemptinne, laissez-moi vous dire, à vous, l'expression de ma déférente amitié.

Il y a cinquante ans, à mon entrée à l'Université, seule la culture des arts et des belles lettres existait pratiquement. Les choses ont bien changé depuis, et l'on a redécouvert, ce que les grands penseurs de jadis savaient, qu'il n'est point de véritable culture sans références aux grandes lois dites de la philosophie de la Nature, comme le pensait Newton. Or, à fréquenter un laboratoire, on arrive normalement à faire ce que l'on appelle la

recherche, je dirais, ordinaire. On sait une chose, par analogie on veut en connaître une autre, et par les mesures les plus précises possibles, on essaie de vérifier son hypothèse primitive. Cela, c'est de la monnaie courante.

Mais de temps en temps, on ne trouve pas ce que l'on cherche., on ne trouve pas ce qui est prévu. L'imprévisible apparaît. C'est la découverte, c'est la trouvaille. Pratiquement tous les scientifiques sont d'accord pour dire que cela est dû au hasard. Si ce mot peut effaroucher certains, peut-être pourrait-on faire référence à Saint Jean : "L'Esprit souffle où il veut". Et aussi et surtout à ce mot de Pasteur : "la chance". Mais la chance n'est donnée qu'à ceux qui sont préparés à la recevoir. C'est ainsi que cette chance, on la prépare par une grande intelligence et par un grand travail. Vous comprenez qu'aujourd'hui je ne peux faire mieux que de donner en exemple notre Prix Nobel, Monsieur De Duve, qui est ici, je crois. Dans le fond de son coeur, en pratiquant la science, le chercheur attend avant tout cet imprévisible. Et cet imprévisible apparaît toujours deux ou trois fois dans une vie de chercheur et donne alors des satisfactions qui, bien entendu, sont liées à une nouvelle création. L'idée qui naît de l'imprévisible est toujours révolutionnaire. Copernic n'a qu'un bâton et ses yeux pour faire sa formidable révolution. Un bâton dont il examine l'ombre en fonction des heures et des saisons. Et c'est avec ses yeux uniquement, car aucune loupe ni aucune lunette n'existait à cette époque, qu'il scrute le ciel. Il en arrive à cette conclusion absolument déraisonnable : la Terre doit tourner autour du Soleil. C'est une révolution à tous points de vue. Une révolution scientifique, puisqu'en fait pour ces gens d'il y a cinq cents ans, si la Terre vraiment est ronde, ceux qui sont en-dessous doivent tomber, doivent s'envoler. C'est une révolution qui est contraire au bon sens, c'est une révolution philosophique. Cela signifie donc que l'Homme n'est plus seul au centre de l'Univers. Et une révolution théologique aussi. Jusqu'alors, la seule science était dans la Bible. Il existe donc une autre science que biblique.

Quelques quatre cents ans plus tard, lorsque deux Américains Michelson et Morlay, ne trouvent pas, de nouveau ce qu'ils cherchaient, et qu'à leur expérience bien préparée, ils trouvent un résultat négatif, c'est de nouveau l'imprévisible qui apparaît. Il faut le génie d'Einstein pour résoudre le problème et oser parler du temps relatif, temps relatif qui, bien entendu, est combattu avec une très grande vigueur par un certain nombre de grands esprits. Mais comme le dit très bien Max Planck, la vérité ne triomphe jamais, il n'y a que ses détracteurs qui finissent par disparaître.

La vérité scientifique a de terribles exigences. Elle est le résultat d'une expérience, mais elle donne, au début, une situation terriblement inconfortable. Car sa survie va être subordonnée au contrôle qui va en être fait quelquepart dans le monde. C'est un corps à corps avec le réel. C'est pourquoi les plus grandes découvertes scientifiques apparaissent toujours comme des folies. Et elles sont d'autant moins assimilées par l'ensemble du monde que ces folies sont grandes.

Ceux qui ont eu la chance de fréquenter un laboratoire de science expérimentale savent leurs faiblesses. Ils savent que la vérité qu'ils établissent expérimentalement a ses limites. Ils savent le mystère des choses et ils savent surtout tout ce qu'ils ne savent pas. Mais cependant, ils ont conscience que cette science a un caractère d'universalité et je veux citer cette phrase de Dominique Dubarles, à laquelle je crois :

" La science et la technique scientifique apparaissent comme la première valeur tangiblement oecuménique de la pensée de l'existence de l'homme".

Et puis, un beau jour, j'obtins ce à quoi j'aspirais depuis longtemps : Monseigneur Ladeuze me chargea de faire le cours "Eléments de chimie et de physique" en candidature au baccalauréat en philosophie thomiste. A cette époque, les jeunes hommes qui voulaient se faire prêtres venaient à Louvain, envoyés par leur Evêché, et dans la plupart des cas, suivaient les cours du baccalauréat en philosophie thomiste. Je les avais donc comme étudiants. C'était le dessus du panier.

Je n'étais guère au courant des choses de la pédagogie. Je commençai mon premier cours à l'américaine en disant :

- "Vous savez, si vous avez des questions, vous les posez, j'y répondrai."

Et après quelques jours, un abbé dont j'ai oublié malheureusement le nom m'interpelle et me dit :

- "Vous parlez toujours des mesures de longueur, et vous parlez toujours des mesures de temps. Est-ce que vous pouvez me dire ce que c'est que l'espace et ce que c'est que le temps ?"

Et vous vous imaginez bien que c'est une question à laquelle je n'étais pas préparé, et à laquelle il m'a fallu très longtemps d'ailleurs avant de pouvoir répondre. Je n'ai pas hésité pourtant et je lui ai dit :

- "Ecoutez, je ne sais pas, mais je vous répondrai prochainement." Par une espèce de miracle, j'ai vu que l'auditoire était favorable à ma réponse, qu'il appréciait ma franchise. Et peut-être qu'il

se disait :

- "Tiens, voilà un Professeur qui, comme nous, a des faiblesses." Lorsque deux ou trois ans plus tard, je reçus la charge de l'enseignement en première candidature en Médecine, Pharmacie, Agronomie et Vétérinaire, je continuai le même système.

Aujourd'hui encore, je considère qu'un cours universitaire, bien que cela puisse paraître enfantin à certains, doit toujours être basé sur le dialogue. Pendant mes trente-cinq ans de professorat, j'ai toujours commencé le cours par une invocation à l'Esprit. Je sais que mes étudiants aimaient cela, car c'était une manière de premier dialogue, un dialogue éthéré, spirituel.

Pour que les étudiants ne s'ennuient pas, le minimum requis est que le Professeur ne s'ennuie pas non plus. A cela, il n'y a qu'un remède, je vais vous dire une banalité : Professeur et étudiants doivent être intéressés. Mais l'intérêt est d'autant plus vif que le dialogue existe. Dans les interrogations continuelles, de l'étudiant au Professeur et du Professeur aux étudiants, celui qui gagne probablement le plus, c'est le Professeur. Parce qu'après quelques années, toutes les incompréhensions, toutes les obscurités ont été levées, et il est capable de répondre aux questions. Mais aussi, c'est un moyen de faire en sorte que l'étudiant soit au courant des cours précédents. Car évidemment, il serait honteux d'être interrogé et de ne pas savoir de quoi on parle.

Mes anciens étudiants qui sont ici se rappelleront certainement certains cours privilégiés, certaines séances, où tout l'auditoire était en haleine et où questions et réponses fusaient de toutes parts. Et, bien qu'on puisse s'imaginer le contraire, tout cela se faisait dans une très grande discipline. En tout cas, quant à moi, j'estime que si l'étudiant n'est pas pris en charge d'une façon directe, il y a une certaine tromperie.

C'est ainsi que j'ai vécu de très grands moments, qui n'ont cependant été rendus possibles dans les dernières années de ma vie universitaire que par la collaboration du Père Vanderstricht et de Monsieur Apers.

L'Université doit beaucoup au Père Vanderstricht. Les dizaines et les dizaines d'étudiants qu'il a sauvés, non seulement dans leur vie d'étudiants, mais aussi

dans leurs vies d'hommes et de femmes, font que vraiment, je crois, on ne lui donnera jamais une reconnaissance suffisante. Et j'ai un espoir, celui de vivre encore dans dix ou quinze ans lorsqu'il sera lui aussi admis à l'éméritat, et que, comme pour moi aujourd'hui, on lui fera fête. Pour ma part, je proposerai qu'on lui élève une statue ... à cheval.

Comme l'atmosphère du cours était un peu trop exaltée, et que la seconde partie demandait généralement une attention plus grande encore, il fallait, pour bien faire, détendre quelque peu l'atmosphère. Mes étudiants le savaient bien. Je leur racontais un fait divers et de temps en temps, une histoire. Je vais vous en raconter une. Mais l'histoire que je vous raconte a elle-même une histoire. J'ai reçu pas mal de correspondance, ces derniers temps et j'ai reçu une lettre d'un ancien élève, qui m'a dit ne pas pouvoir être ici aujourd'hui et qui m'a raconté ses malheurs, physiques et surtout moraux. Dans sa lettre, il me dit :

- "Est-ce que vous allez leur raconter une histoire ?"
Et bien, c'est pour cet étudiant qui est dans la misère que je raconte cette histoire. Que ce soit pour lui une prière. C'est une histoire gaie. Elle se passe pendant la guerre, 42,43, 44, je ne sais plus. Je faisais cours le lundi matin, à 10-11 heures. Et les étudiants venaient de très loin. Mais à cette époque, ils venaient tous en train et en tramway vicinal ; et les trains et les tramways vicinaux n'étaient pas chauffés, de sorte qu'ils arrivaient à l'Université transis de froid. Tandis que nos auditoires ont toujours eu cet avantage, ils étaient bien chauffés. Voilà qu'après avoir parlé une dizaine de minutes, je vois tout-à-coup un de mes étudiants qui s'affaisse ; qui s'affaisse dans le bon sens du mot, et qui, mettant ses coudes sur la table, y appuie sa tête et se met à dormir. L'ayant aperçu, je dis à mes autres étudiants, sans arrêter de parler - car rien ne réveille comme le silence - :

- "Regardez, là, il est occupé à dormir." Et alors, vous savez, naît dans l'auditoire, un frisson et une communion fantastique.
Et puis, tout-à-coup, je prends un autre ton et je dis :
- "Vous, Monsieur, à la porte". Voilà l'étudiant qui se réveille.
- "Mais comment vous appelez-vous ?"
- "Loir, Monsieur".
- "C'est bon, vous pouvez dormir !"

Pour un Professeur, il existe une grande difficulté, c'est celle de trouver un juste équilibre entre son enseignement et sa recherche. Je pense que vraiment, là, ou abandonner l'un ou abandonner l'autre fait que l'on n'est pas

tout à fait dans son rôle.

Après la guerre, vint comme vous savez, le développement des Sciences Nucléaires. La création de l'Institut Interuniversitaire fut, à ce sujet, une initiative remarquable. Grâce à lui purent se développer dans les quatre Universités du pays, un certain nombre de laboratoires et notamment celui de Chimie Nucléaire dont j'avais la charge. Comment ne pas rappeler que grâce à ses subsides fut effectuée une première recherche sur la séparation des isomères du brome, comme l'a signalé tout-à-l'heure Monsieur Apers, et que cette expérience était faite avec mon collègue, Monsieur Van Meersch, qui depuis lors s'est envolé de sommets en sommets

Je veux rendre hommage, ici, à celui qui fut l'initiateur de cet Institut des Sciences Nucléaires, Monsieur Freson, secrétaire général du Fonds National à cette époque. Je veux rendre hommage aussi, non seulement à Monsieur Freson, mais à son successeur, Monsieur Levaux et à Monsieur Grosjean qui concourramment est secrétaire général de la Fondation Universitaire. Grâce à ces institutions, notre pays a pu monter un certain nombre de laboratoires, qui sont, je pense, valables. Ainsi, le pays, d'une certaine manière, a été mis à l'écoute des chercheurs.

Qu'on ne vienne pas trop me parler de créer des laboratoires. On ne crée pas un laboratoire, un laboratoire se crée autour d'un homme, il se crée autour d'une idée. Quant à la collaboration entre laboratoires, dont on entend souvent parler dans les journaux - et l'organisation scientifique veut que l'on collabore - je pense que les chercheurs, en moyenne, sont assez grands pour établir entre eux la collaboration nécessaire. C'est ainsi que grâce à l'Institut des Sciences Nucléaires, - et je ne parle que du domaine de la chimie nucléaire, - s'est établie entre les principaux laboratoires du pays une collaboration efficace de confiance et d'amitié. Si vous entendez parler, où que vous soyez, de chimie des actinides, on vous dira : le Professeur Duyckarts à Liège. Si vous entendez parler, où que vous soyez dans le monde, de l'analyse par activation, on vous dira : le Professeur Hoste, à Gand. A ces deux amis qui sont ici, je veux dire combien moi, qui suis le plus ancien, j'ai été heureux de voir l'évolution si grandiose de leurs laboratoires.

Ces grandes institutions, Fondation Universitaire et Fonds National de la Recherche Scientifique, ont quelque chose de véritablement exceptionnel. Elles ne veulent jamais se substituer aux chercheurs. Elles ont comme fierté de les servir. Et ce n'est pas commun.

Mais le développement d'un laboratoire ne peut se faire que si de jeunes pensées viennent continuellement rajeunir l'atmosphère.

Ici je veux citer un certain nombre de mes collaborateurs de la première heure dont certains sont encore à Louvain, dont certains ont quitté Louvain. Le Docteur Faes, qui est à Mol, le Professeur Van Pée et Monsieur Crèvecoeur qui sont tous deux passés à l'Institut Agronomique, et qui, avec Monsieur Dossin ont été les premiers à mettre au point l'analyse de datation par le carbone 14, et Dieu sait si c'est difficile. Ce flambeau depuis lors, est porté - et comment ! - par Monsieur Etienne Gilot.

Louis Gilly, dont la fougue ébranlait les Cieux, qui s'est lancé dans la science nucléaire industrielle; et grâce à lui, nous aurons bientôt de l'électricité nucléaire.

Cette famille du laboratoire, et je crois qu'elle a existé et qu'elle existe, n'aurait jamais pu acquérir une pareille réputation sans les plus anciens, Messieurs André Collin et Guy Michotte dont la compétence et la gentillesse font que les choses les plus difficiles sont résolues dans l'amitié. A l'heure actuelle, un certain nombre de seniors ont pris dans ce laboratoire une importance primordiale. Ce sont des chercheurs chevronnés. Ils ont chacun une très grande personnalité et une très grande compétence. Je veux parler de Messieurs Cogneau, Debuyst, Dejehet, Ladrière, Mahieu et Ronneau. Leurs publications à la fin de l'année sont le seul témoignage valable, à mon sens, de ce qu'ils sont. A eux tous, et à leurs femmes, j'adresse ma reconnaissance pour tout ce qu'ils ont fait et feront pour l'Université. Je dois encore en citer d'autres, en particulier Messieurs Frix, Ghos, Desaedeleer, Dolhen, Defrance, Coget, Debaisieux, De Kimpe, Ladrielle, Nemegeer, Semal, Devos, Madame Fonteyn et Madame Willems, notre secrétaire, toujours si gentille pour tout le monde et capable de résoudre l'insoluble.

Enfin, j'ai une autre histoire. Il y a vingt ans, à peu près, un homme jeune travaillait avec moi, à l'étude du recul de l'atome de brome. Pour ce faire, j'avais mis au point une certaine technique. Et un matin, cet homme jeune demanda à me parler, et de me dire :
- "J'ai beaucoup réfléchi à l'expérience que nous faisons ensemble, je crois que nous devrions changer de méthode."
C'était une chose terriblement inhabituelle pour moi, car vous savez, ne rien changer est terriblement sécurisant. Quand on ne change rien, tout va bien. Mais bientôt je me suis aperçu que ces soi-disants petits changements comportaient un chambardement plus important, et puis, peu de temps après, ce même homme jeune

me proposa de passer de l'étude de l'état liquide à l'état solide, et puis de changer d'appareil de mesure. Et cet homme, avec l'esprit inventif, continuellement en éveil, capable d'imaginer un renouveau et capable aussi de l'assumer, cet homme, c'est Monsieur Apers.

Bientôt, car il a beaucoup voyagé et il connaît quatre langues, sa réputation s'est faite, à Brookhaven aux Etats Unis, à Cambridge en Angleterre, à Amsterdam, à Saclay en France et chez nous, bien entendu.

Aussi quand je vous dirai que Monsieur Apers joint à son intelligence des qualités de coeur exceptionnelles, qu'il est un Professeur d'une clarté remarquable, et remarquable, et qu'il est très aimé de ses étudiants, vous comprendrez l'immense plaisir que j'ai à savoir que c'est Monsieur Apers qui a repris la charge de l'Unité de Chimie Nucléaire que je dirigeais auparavant.

Si pour le Père Vanderstricht, j'ai proposé qu'on élève une statue à cheval, pour Monsieur Apers, je veux lui dire que, dès maintenant, je lui ai élevé une cathédrale de reconnaissance et d'amitié dans mon coeur.

A mon entrée à l'Université, en 1924, il y a cinquante ans, mon premier cours me fut donné par un homme de taille moyenne, très beau, avec des cheveux tout noirs, des yeux tout noirs, une barbe toute noire. C'était le Professeur de Chimie. Et d'une voix sans éclat, il nous dit :
- "Messieurs, vous devez vouloir devenir des gens compétents."
Au second cours, c'était un Professeur de Botanique, qui nous a dit :

- "Vous savez, si vous rêvez d'avoir quelque influence, dans la vie, avant tout, c'est par votre compétence que vous aurez cette influence."

Et ces deux Professeurs étaient le Professeur Grégoire et le Professeur Pierre Bruylants, qui fut pour moi un frère dans les moments difficiles de ma carrière universitaire.

Cette atmosphère de Louvain m'avait tellement frappé que dès le premier jour, j'ai rêvé d'y devenir Professeur. J'ai tout fait pour y arriver, et j'en suis tellement heureux. Et c'est comme cela que pendant trente-cinq ans j'ai été, disant les slogans :

- "Messieurs, soyez compétents, Messieurs, vous n'aurez d'influence que par votre compétence." Ou bien encore :
- "Une vie n'a de sens que vis-à-vis de la cause que l'on sert."

Ces trois slogans, si vous les combinez deux par deux, font que, au total, cela a de l'influence.

Car j'étais tombé amoureux de l'Université. Je n'étais pas tombé amoureux de l'Université parce qu'elle était belle, mais je la voyais belle parce que j'en étais amoureux. Et comme le Général De Gaulle s'est fait, - bien après moi, - une certaine idée de la France, je m'étais fait, moi, une certaine idée de l'Université, qui, je l'avoue, est assez exigeante, et peut-être cela a-t-il été dans ma vie, par moments, une certaine raison de mon isolement.

C'est dans cette vision de l'Université que "Les amis de l'Université" ont été créés. Mais Monsieur Ugeux a été tellement gentil pour moi, qu'il faut que je rectifie. C'est Albert Devuyt qui doit être félicité. C'est lui qui, pendant plus de vingt ans, par son dévouement, son intelligence et son sens de l'organisation, a tenu à bout de bras cette association. Nos fameuses réunions chez le Professeur Debaisieux au nom prestigieux connu de maintes et maintes générations d'étudiants, le jeudi soir à 5 heures, est encore pour moi quelque chose d'inoubliable. Monsieur Debaisieux, Monsieur Devuyt, Monsieur Génicot, le plus universitaire peut-être de nous tous, avec le souci constant de faire de notre Alma Mater, quelque chose de grand. Et Monsieur Deplaen, qui pendant des années et des années, s'est consacré à Bruxelles à la Maison des Amis de Louvain. Monsieur Lacroix, cet homme intelligent et raffiné, emporté bien trop tôt. Alors là, c'est encore d'amitié qu'il faut parler, mais en tout cas, ces six, nous avons rêvé de grandes choses pour l'Université.

Voir aussi : P. Debaisieux - Hommage

A la mort de Monseigneur Litt, des amis très chers ont proposé que je sois nommé, à titre intérimaire, Pro-Recteur de l'Université. Ces amis, ce sont les Doyens de cette époque. Ils ont tous accepté d'être membres du Comité d'Honneur. Je ne sais pas comment leur dire tout ce que je ressens maintenant, à posteriori, de l'attitude qu'ils ont eue à mon égard. Vous avez entendu tout ce que Monseigneur Massaux a dit de moi. Mais peut-être n'a-t-il pas dit - ou n'a-t-il pas dit assez - que pendant deux-trois ans, nous avons vécu journallement ensemble, examinant ensemble tous les problèmes de l'Université dans un idéal qui me fait encore, par moments, l'impression d'être quelque chose de trop volatil.

Vous savez qu'il est très difficile, - il l'a dit tout à l'heure, - quand on a devant soi un ami, d'exprimer devant tout le monde ce que l'on ressent pour lui. Mais j'ai trouvé un subterfuge. Je vais lui dire quelques paroles qui ne viennent pas de moi. La mise en scène est la suivante : c'est un jeune homme qui va chez son ami et il songe au plaisir qu'il aura à le retrouver. Et il entend ceci :

"Il me semblait déjà, dans mon oreille entendre,
De sa touchante voix l'accent profond et tendre,
Et sentir, à défaut de mots cherchés en vain,
Tout son coeur me parler d'un serrement de main.
Car lorsque l'amitié n'a plus d'autre langage,
La main aide le coeur et lui rend témoignage."

Je voudrais que cette poignée de main symbolique que je donne à mon ami, Monseigneur Massaux, et je peux dire peut-être maintenant, à mon ami Edouard, soit le témoignage d'une communion qui transcende les choses et chez lui, et chez moi et notre Université.

Je passe sur la période douloureuse et cruelle des malheurs linguistiques qui nous ont frappés. Cependant, je dois dire ceci : c'est que lorsque je passe à Louvain, il ne faudrait pas croire que je dis au figuré que j'ai envie de pleurer.

J'ai envie de pleurer !

Le comprendront seulement ceux qui ont, comme moi, senti l'odeur des tilleuls au Parc Saint-Donat !

En pensant à l'Université, c'est toujours la même idée qui me poursuit. Que va-t-elle devenir ? Je pose cette interrogation à la manière de ce qui a été fait, il n'y a pas tellement longtemps.

- "Louvain, que dis-tu de ton avenir ?"

Et cette interrogation pourrait s'adresser à chaque Faculté en particulier:

- "Faculté des Sciences, que dis-tu de ton avenir ?"

- "Faculté de Théologie, que dis-tu de ton avenir ?"

Dans un temps de grande mutation que nous vivons maintenant, il ne serait pas extraordinaire que l'Université s'interrogeât de cette manière et même qu'elle se remette en question, qu'elle se pose des questions quant à elle.

Je ne voudrais pas, bien entendu, parce que ceci est trop difficile et trop compliqué, engager un problème de fond. Mais je voudrais dire ceci, c'est que je pense que dans cette interrogation, si on veut la mener à bien, il faut se mettre à l'écoute de la jeunesse. Vous savez, le mot jeunesse est un mot très amphibologique. Il n'y a pas une jeunesse, il y a des jeunesses. En particulier, j'aurais peur avant tout qu'on ne soit démagogique. Et peut-être aurait-on une tendance à l'être quand on admet trop facilement qu'en première année, un certain nombre d'étudiants passe un an ou deux ici sans faire leur devoir. Mais, pensant à l'autre jeunesse, à la jeunesse studieuse, laborieuse, la belle jeunesse, je m'effraie par moments, en me demandant si nous ne sommes pas trop exigeants, en leur imposant une somme de travail par moments inutile et démentielle. Et de mémoire, trop souvent. Ne sommes-nous pas sur le point, ce faisant, de tourner le dos à la véritable culture. Car nos étudiants ne nous demandent pas que du pain.

Je termine. Et je m'adresse à cette jeunesse, que j'ai tant aimée. Je lui dis :

- "Certains veulent vous faire croire que vous n'êtes pas sérieux, que vous n'êtes pas habiles dans la vie, que vous n'avez pas de valeur, que vous êtes des gamins."
- "Mais moi, je t'ai pesé, dit Dieu et je ne t'ai point trouvé léger."
- "O, Jeunesse, inventeur de l'idéal, je ne t'ai point trouvé léger en foi,
- O, Jeunesse, inventeur du dévouement, je ne t'ai point trouvé léger en charité,
- Quant à l'espérance, il vaut mieux ne pas en parler, il n'y en a que pour eux !"

Monseigneur Gillon

Mesdames, Messieurs,

Le Comité Organisateur m'a chargé de remettre à Monsieur Capron, en souvenir de cette journée, un exemplaire original du cours de physique expérimentale de l'Abbé Nollet, édition de 1765.

Mesdames, Messieurs, vous êtes tous invités à venir maintenant dans le Hall des Grands Auditoraires, où cette fête continue par une réception.